

25^e dimanche ordinaire – Année A - 20-09-2020

Dans l'évangile que nous venons d'entendre, Jésus - moyennant une de ses paraboles qu'il a le talent d'inventer avec grande finesse dans telle ou telle situation..., Jésus essaie de nous sensibiliser à quelque chose qui pourrait nous aider à entrevoir un peu mieux le mystère du Royaume des cieux et nous y ouvrir toujours un peu plus.

La parabole entendue tout à l'heure nous parle d'ouvriers qui, depuis le matin - depuis la première heure de la journée -, ont travaillé dur. Le soir venu, ils reçoivent leur salaire - plus exactement : le salaire convenu avec le maître qui les avait engagés. À leur surprise ils peuvent se rendre compte aisément que d'autres, embauchés bien après eux et qui n'ont peiné que la dernière heure de la journée, reçoivent le même salaire qu'eux ! Exactement le *même* !

Jésus ne nous le cache pas : les ouvriers de la première heure sont mécontents : et ils n'hésitent pas à exprimer leur mécontentement. Mais pourquoi ? Serait-ce parce qu'ils n'ont pas reçu *plus* que les derniers venus ? Cette exigence n'aurait guère de base, car les accords sont tenus : ce qui a été convenu en harmonie, harmonieusement - symphoniquement, comme le dit le texte grec de Matthieu - est respecté fidèlement !

Où bien le vrai problème des mécontents de la parabole est-il ailleurs ? peut-être plus difficile à discerner ? un problème qui est directement en rapport avec le royaume des cieux ? ce royaume que Jésus, dès le début de sa prédication, annonce comme proche : ce royaume qui d'une certaine façon est déjà au milieu de nous, prêt à croître silencieusement en nous et parmi nous ?

Il me semble que la question que Jésus, à la fin de la parabole, met sur les lèvres du maître de la vigne peut nous aider à avancer un peu.

De fait, ayant reçu les plaintes des premiers embauchés, le maître pose à l'un d'entre eux cette question inattendue : « Ton regard - littéralement : *ton œil* - est-il mauvais *parce que moi, je suis bon ?* »

J'aimerais souligner que ce n'est pas n'importe comment que le maître s'adresse au récriminant, mais il l'appelle : « Ami ! » - Et je ne peux m'empêcher que cette même appellation, Jésus l'utilisera bientôt lorsqu'il dira : « Ami, pourquoi es-tu venu ? » -

Pour le maître de la vigne, celui qu'il a embauché, c'est un ami : ceux qu'il embauche, il les embauche avec des sentiments d'amitié, il les embauche en les respectent comme on respecte un ami. Et il leur garde son amitié, en dépit de leurs doléances. *De son côté*, la fidélité n'est pas ébranlée. Car n'est-il pas la fidélité même ?

Or, considérer ou établir quelqu'un comme ami, c'est lui partager, lui communiquer quelque chose de sa vie. C'est vivre dans le cadre d'une bonté sans arrière-pensée, sans exigences, dans un cadre, une relation de gratuité et non de calcul ou de comparaison.

Dès lors, le maître de la vigne pourrait-il souhaiter autre chose que d'aider ses ouvriers mécontents à accueillir son amitié de manière renouvelée, plus profondément - aussi à ce moment où elle voudrait se dilater au-delà de tout calcul ?

Ami ! N'as-tu pas été d'accord avec moi pour un denier ? » - Mon ami, n'étions-nous pas en belle harmonie au début de cette journée ; mais serait-ce :

- *maintenant où j'étends mon amitié par pure gratuité à d'autres,*
- *maintenant où je voudrais former en toi des sentiments de solidarité et d'amitié pour ceux qui, peu ou prou, travaillent avec toi ;*

Ami ! serait-ce maintenant que ton œil deviendrait mauvais,

parce que je révèle ma bonté pour te la partager,

la mettre dans ton propre cœur,

la faire surgir de la terre glaise de ton cœur incapable d'aimer sans moi ? »

Frères et sœurs, et nous-mêmes ? - Quand notre œil risque-t-il de devenir mauvais ?

N'est-ce pas au moment où notre cœur commence à juger, classer, condamner, enfermer dans tel tiroir, dans telle catégorie, dans tel type : au moment où il commence à se placer insensiblement au-dessus de l'autre ou des autres : au moment où - tout doucement - il commence à se mettre à la place de Celui qui, seul, voit et sait tout ?

N'est-ce pas à ce moment qu'un abîme risque de s'ouvrir ? Un abîme qui peut facilement devenir infranchissable ?

Or, n'est-ce pas ce qui se passe dans le cœur des mécontents de notre parabole ?

De fait, les ouvriers de la dernière heure ne sont plus - à leurs yeux à eux - que « ceux-là », « ces derniers-là » [houtoi hoi eschatoi]: or n'est-ce pas le comble que « ces tout derniers-là », le maître les traite de la même façon qu'eux - eux qui sont pourtant les premiers, qu'il les traite avec la même prévenance, les regarde tous d'un œil bon, les regarde tous avec amitié !

Frères et sœurs, les ouvriers mécontents de notre parabole ne ressemblent-ils pas à un personnage que vous connaissez bien : je veux dire le frère aîné du fils prodigue, dans l'évangile de Luc : ne dit-il pas, lui aussi avec mépris : « ton fils, celui-là ! » (Lc 15,30). Et le Père ne doit-il pas lui rappeler ce qui pourra le faire revivre : « mon enfant, ton frère que voici »

Permettons donc au Seigneur d'ouvrir - par le travail silencieux de l'Esprit - notre cœur de plus en plus à son amitié en laquelle il voudrait non seulement nous faire entrer de plus en plus, mais qu'il voudrait aussi - à travers notre si pauvre et pourtant si précieux être reçu de lui - dilater à ceux qu'il veut bien placer sur notre route.